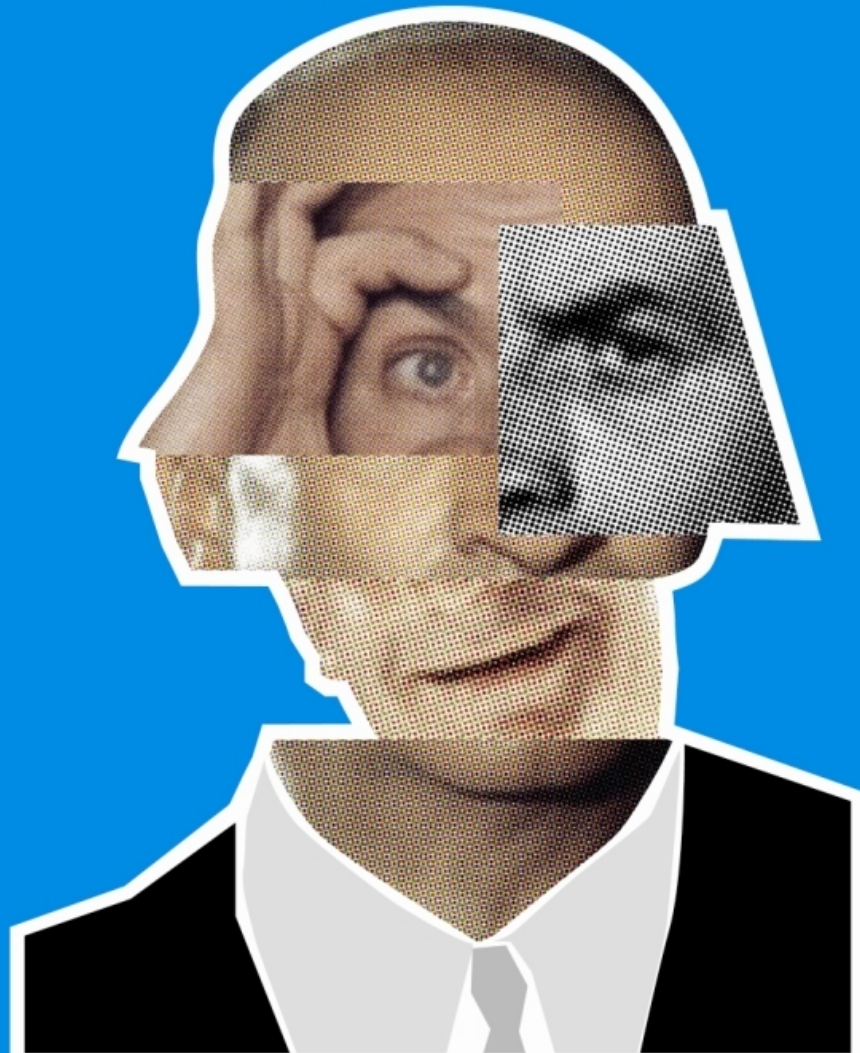


MISE EN SCÈNE DE SANDRA GAUDIN



LOUIS GERMAIN DAVID
DE FUNÈS DE GALARZA
PAR LA COMPAGNIE UN AIR DE RIEN

WWW.AIRDERIEN.COM

Création le 19 janvier 2011 au Théâtre Vidy-Lausanne

COMPAGNIE UN AIR DE RIEN
www.airderien.com

ADMINISTRATION
Emmanuelle Vouillamoz
+41 (0) 78 689 10 52
manu.vouillamoz@bluewin.ch

DIRECTION
Sandra Gaudin
+41 (0) 78 710 23 27
sgaudin@hotmail.com

DIFFUSION
Karin Strescher
+41 (0) 76 374 31 66
k.strescher@gmail.com

PRESSE
Coralie Rochat
+41 (0) 78 788 71 30
rochat.coralie@gmail.com

«Louis de Funès entraînait tout le temps en reculant et en repoussant le jour derrière lui. Comme font les grands acteurs intelligents. Il entraînait toujours les yeux fermés et le pas décidé, comme un aveugle qui sait l'espace par cœur. Louis de Funès trouvait chaque soir son chemin dans le noir avec l'exactitude des grands égarés.»

Valère Novarina

« Le respect qu'il avait vis-à-vis du public, c'est extraordinaire, il en est mort : si les gens ne riaient pas quand il faisait une fois le tour du fauteuil, il refaisait deux, trois fois, quatre fois jusqu'à ce que le public s'écroule de rire ! Mais je le regardais depuis la coulisse ; il était vert.»

Maria Casares

TABLE DES MATIÈRES

L'équipe	3
Les représentations	4
La pièce	5
<i>Note d'intention</i>	5
<i>Pourquoi Louis de Funès ?</i>	5
<i>Le rire et Louis de Funès</i>	6
<i>Dramaturgie</i>	7
<i>Jeu</i>	8
Comédiens	9
Shin Iglesias	9
Pierre Mifsud	9
Frédéric Mudry	9
Anne-Catherine Savoy Rossier	10
Christian Scheidt	10
<i>Mise en scène</i>	10
<i>Scénographie</i>	11
La Cie Un air de rien	12
<i>Historique</i>	12
<i>Membres</i>	12
Hélène Cattin	12
Sandra Gaudin	12
Christian Scheidt	12
<i>Créations</i>	13
«J'ai l'impression qu'André est mort dans les toilettes», 2009	13
«Pierrot le fou» d'après Jean-Luc Godard, 2008	13
«J'aime le théâtre, mais je préfère la télévision», 2006	14
«Je vais te manger le cœur avec mes petites dents», 2005-2007	15
«Flash», troisième volet, 2004	15
«Cheese», deuxième volet, 2003	16
«Reviens», premier volet d'un triptyque amoureux, 2002	16
<i>Distinctions</i>	16

L'ÉQUIPE

Adaptation et recyclage

Sandra Gaudin
Christian Scheidt

Documentation et dramaturgie

Hélène Cattin

Collaboration artistique

Georges Grbic

Mise en scène

Sandra Gaudin

Jeu

Shin Iglesias
Anne-Catherine Savoy Rossier
Pierre Mifsud
Fred Mudry
Christian Scheidt

Scénographie

Yves Christinet

Son et musique

Stéphane Vecchione

Création lumière

Mattias Bovard

Création costumes

Olivier Falconnier
Anna Van Bree

Accessoires

Mathieu Dorsaz
Georgie Gaudier

Perruques et coiffure

Olivier Schawalder

Chorégraphie

YoungSoon Cho Jaquet

Maquillage

Sonia Geneux

Vidéo

Amos Dishon

Régie générale

Frédérique Jarabo

Administration

Emmanuelle Vouillamoz

Communication

Coralie Rochat

Diffusion

Karin Strescher

LES REPRÉSENTATIONS

Théâtre Vidy-Lausanne du 19 janvier au 13 février 2011

mardi, mercredi, jeudi et samedi à 20h30
vendredi à 19h00
dimanche à 17h00

Théâtre du Crochetan Monthey le 25 février 2011

à 20h30

Nuithonie-Fribourg les 8,9 et 10 avril 2011

vendredi à 20h00
samedi à 20h00
dimanche à 17h00

Théâtre du Loup Genève du 14 au 21 avril 2011

mardi, mercredi, vendredi et samedi à 20h00
jeudi à 19h00
dimanche à 17h00

Coproduction :

Théâtre Vidy-Lausanne
Nuithonie-Fribourg

Avec le soutien de :

Ville de Lausanne
Canton de Vaud
Loterie Romande
Pro Helvetia
Corodis
Fondation Ernst Göhner
Ville de Genève
Etat de Genève
Wohnshop
Théâtre du Crochetan
Théâtre du Loup

Disponible en tournée :

2012-2013

LA PIÈCE

Autour d'un escalier en colimaçon, on joue Louis de Funès. Les scènes de ses films virevoltent jusqu'à l'épuisement des quiproquos. La bonne, le valet, la jeune fille un peu sotte, la femme de, les valises, les statues, les portes, les poules s'emballent jusqu'à ce que les ficelles du rire lâchent. Dans l'épuisement naît le trouble et nous parviennent les mots de Valère Novarina sur Louis de Funès. La rue, les gens de la rue, les poètes, les penseurs, la politique et la musique entrent par effraction dans cette bulle préservée qu'est le théâtre de boulevard.

Nous désirons rendre hommage à la personnalité de Louis de Funès, à sa vie bien sûr, mais aussi à la démesure de son jeu. Pour cela nous avons entremêlé, dans une intrigue qui rassemble plusieurs scénarii de films, des réflexions sur le rire, sur Louis de Funès, son époque et son besoin acharné d'être aimé. Le comédien se livrait à une course contre la mort. Son jeu était excessif, démesuré, comme s'il pouvait mourir la seconde suivante, et ceci peu importe la situation jouée. Et nous rions de le voir se débattre face au vide, face à ses gouffres, parce que d'une certaine façon, cette course nous la connaissons, elle nous concerne.

Note d'intention

« J'ai l'impression que le théâtre aujourd'hui prétend moins à une révolution de la pensée qu'à nous donner le courage de ne pas rétrécir du cœur et de l'esprit, dans un monde compressif et diviseur.

Pourquoi le public, au moindre signe, se jette-t-il avec chaleur dans les fracas du rire ? Pourquoi le comédien prend-il un plaisir jouissif à faire rire le public ? Sans doute parce que l'immédiateté du rire nous ramène à notre côté brut, à l'inconscient collectif, à notre enfance. Le rire est l'un des rares codes sociaux selon lequel l'expression sonore, même intempestive, est autorisée – souhaitée même. Sans doute aussi que le rire au théâtre rassemble simplement, qu'il est le témoignage d'une compréhension éphémère, mais commune du monde et d'une complicité instantanée avec l'autre. Ça ressemble à l'amour.

Alors qui d'autre que Louis de Funès nous permettrait de mener un travail sur le sens comique ? A lui tout seul, il transporte les recettes secrètes qui déclenchent l'appétit du rire, le festin de l'esprit, l'oubli de soi. Il prend en charge le ridicule avec un point de vue qui lui permet de nous le restituer avec cœur et égards. Inscrits dans une certaine bourgeoisie, les films de Louis de Funès font partie du répertoire du boulevard. Nous souhaitons faire s'entrechoquer l'univers de ce répertoire théâtral plein de portes, de canapés et de clichés avec un monde social et politique plus réaliste. Une confrontation caustique. Une fête cinglante autour de Monsieur de Funès de Galarza. »

Sandra Gaudin

Pourquoi Louis de Funès ?

Après le spectacle adapté autour de « Pierrot le fou » de Jean-Luc Godard, nous nous sommes attelés avec « J'ai l'impression qu'André est mort dans les toilettes », à un travail de fond, de tréfonds, sur la mort. Depuis dix ans, nous partons d'un postulat thématique dont nous recherchons les fonctionnements intimes, et nous avons remarqué qu'il surgit toujours dans notre travail une grande part de force comique. En nous invitant dans l'univers de Louis de Funès, nous partons de l'enveloppe comique pour toucher l'intime. Nous souhaitons tordre les conventions humoristiques pour percevoir l'essence qui s'en dégage.

Comment confronter l'humour de Louis de Funès avec le monde contemporain ? Peut-on parler d'ethnologie de l'humour ou celui-ci est-il définitivement intemporel et universel ? Les premières réactions sur notre choix ne se sont pas faites attendre, car comme le disait Valère Novarina :

« Il n'est pas de bon ton d'apprécier Louis de Funès. Ce n'est pas assez chic. Alors que c'était un immense acteur de théâtre. J'ai fait parler Louis de Funès comme quelqu'un d'autre a fait parler Zarathoustra. »

Ce bon ton nous a souvent conduits à nous interroger dans le théâtre dit *contemporain*. Qu'est-ce qui est subversif ? S'engager dans un discours à slogans qui dénoncerait les méchants en défendant leurs victimes ? Le sexe ? La vraie vie sur scène ? La violence ?

Nous sommes persuadés que parler de Louis de Funès, des conventions du boulevard des années 60 en rapport à celles de maintenant participe à une réflexion inhabituelle sur notre époque et notre société. Qu'en est-il du rire au début du XXI^e siècle ? Une nécessité absolue d'exutoire, une arme tranchante pour parler du pire l'air de rien ?

Le rire et Louis de Funès

Pourquoi Louis de Funès fait-il toujours rire ? Voilà une des questions qui anime notre travail. Rit-on la même chose de Louis de Funès à notre époque ? Quelles sont les ficelles de l'acrobate ? Il existe une universalité du comique qui passe les frontières et les époques et dont Louis de Funès est une figure, tout comme Chaplin et Keaton. Ces athlètes du rire, ces trapézistes de l'âme comique ne vieillissent pas, même s'ils génèrent pour une certaine génération une forme de nostalgie d'un temps perdu. Louis de Funès, ce petit homme qui n'a l'air de rien dans la vie, qui joue dans la majorité de ses films un petit chef mesquin, obsédé par le pouvoir et l'appât du gain et qui s'agite dans tous les sens ne nous fait-il pas penser à certaines personnalités politiques ? Le rire est un échange pour se dire « je vous reconnais », « on se connaît », « on est moins seul ». Et aujourd'hui comme hier, on reconnaît les mêmes travers ridicules de l'homme.

Louis de Funès n'a jamais voulu défendre de grandes idées en public, et tous les documents témoignent d'une forme de simplicité face aux choses de la vie qu'il transcendait uniquement dans son jeu. Ses positions, il les gardait pour la scène. Lors de ses entretiens, il apparaissait souvent gêné, paralysé par la pudeur, comme si une idée n'était avouable que si elle passait par la voie de la distance artistique. A force de silhouettes, de figurations et de petits rôles de portier (plus de 50 films), à force d'ambition et de travail, Louis de Funès est devenu célèbre. D'abord au théâtre, puis au cinéma. Il a donné de sa vie pour faire rire, lui qui a étiré ses limites jusqu'à l'épuisement final dans le seul espoir d'être reconnu et aimé.

L'amour pour sa mère qui le faisait tant rire n'est peut-être pas étranger à la confusion qu'il entretenait entre l'amour et le rire. « Si je fais rire, c'est donc qu'on m'aime ». On comprend alors son besoin violent, démesuré et dangereux de faire rire. Plusieurs infarctus auront fini par avoir raison de son perfectionnisme acharné, de son engagement assasin.

Louis de Funès entame sa carrière au moment du grand boom économique des années 60, quand une prospérité fulgurante laisse place à une caste de nouveaux riches. Louis de Funès puise dans ce vivier de personnages et en fait son créneau. Le scepticisme et l'ironie proposés par l'acteur face aux prétentions et aux abus de pouvoir, la critique constante de la hiérarchie et de ses structures par la parodie, sont les éléments récurrents de ses films. La subversion se glisse avec malice derrière l'humour pour attaquer, l'air de rien, les principes d'une nouvelle bourgeoisie. Pour le public, regarder Louis de Funès caricaturant les petits chefs autoritaires constitue l'exutoire de frustrations et des tensions engendrées par le carcan autoritaire.

Cette réalité n'a pas disparu... Notre époque représente sans doute le paroxysme de cette course vers l'appât du gain et du pouvoir personnel aux conséquences collatérales de plus en plus malheureuses, et au creusement des fossés hiérarchiques et sociaux. Rien d'étonnant à ce que certains s'y retrouvent de manière cynique:

« Je serai un président comme Louis de Funès dans le Grand restaurant : servile avec les puissants, ignoble avec les faibles. J'adore. »

Nicolas Sarkozy dans le Parisien (10.5.2007)

Si les films de Louis de Funès ont longtemps été considérés comme des œuvres faciles et sans intérêt, Novarina a contribué à faire respecter l'artiste par le milieu « intellectuel » qu'il craignait tant. « Pour Louis de Funès » est un magnifique hommage qui porte un regard étonnant, fulgurant, sur le comédien et sur son travail passionnel.

« Champion de vide, record du monde de vie dans un corps, il déracine, il fuse. Il va plus vite que la pensée. Il sait que l'homme n'a pas encore été capturé. »

En effet, il sait que l'homme n'a pas encore été capturé et il aimerait qu'aucun signe de l'homme n'apparaisse dans son travail, qu'on oublie la fabrication :

« Je veux que mon travail soit fait, comme on faisait autrefois, comme les artisans, les fins orfèvres d'autrefois. Voyez-vous, une chose m'avait toujours épaté quand j'étais petit, quand je voyais une voiture neuve ou une chose neuve, on avait l'impression que l'homme ne l'avait pas touchée. C'est ce que je voudrais donner dans mon travail, faire la même chose, qu'on ne sente pas du tout la fabrication. »

Le temps a passé, et Louis de Funès a rarement été autant célébré, comme en témoignent les émissions et les rediffusions toujours plus fréquentes. On ne se lasse donc pas de revoir Louis de Funès et de le faire découvrir à la nouvelle génération. Les personnalités les plus étonnantes manifestent leur admiration :

« J'aurais voulu me réincarner en Louis de Funès... c'est le plus grand acteur de tous les temps. »

Johnny Depp

Le plus déroutant quand on décide de travailler sur le rire et une de ses figures emblématiques, c'est d'accepter qu'une partie du propos va nous échapper. Accepter que la volonté de transmettre un discours plus ou moins pertinent, comme on a pu tenter de le faire dans nos anciens spectacles, reste vaine et sans intérêt dans un premier temps. Le rire est une émotion aux connections fulgurantes et incontrôlables qui mène souvent la conscience bien au-delà du discours. Le rire est une réaction magique. Nous prenons le risque de laisser de la place à cet événement, à l'indomptabilité de l'émergence du rire.

Dramaturgie

Nous utilisons comme fil rouge les trames de « Oscar », « Jo » et « Pouic pouic » avec des allusions à d'autres films de de Funès qui nous paraissent incontournables. Nous relevons ce que ces œuvres comportent de stéréotypes, et de déni face à la réalité du monde et nous installons un combat entre le monde protégé du boulevard et la réalité politique et sociale. En outre, la rue, les gens de la rue, les poètes de maintenant, les penseurs contemporains et la musique tenteront de prendre la parole dans l'univers aseptisé du boulevard.

La pièce contient des fragments du texte de Valère Novarina intitulé « Pour Louis de Funès » (éditions P.O.L.). Ce texte fulgurant est non seulement un hommage à Louis de Funès, mais aussi un appel à « l'acteur en vrai », à celui qui se dépense physiquement et verbalement, qui « poumone », qui chute, qui vient naître et mourir chaque soir en scène. L'acteur chez Novarina est en vérité un « praticien du souffle », un « déséquilibré », un être qui « entre en solitude publiquement » à chaque représentation.

Ayant vu Louis de Funès jouer un soir dans « Oscar », Valère Novarina avait été frappé par l'économie de son jeu. Capable d'une vélocité parfois paroxystique, il faisait preuve d'économie dans la présentation de ces « moments de trapèze volant ». Le texte de Novarina pour Louis de Funès est un hymne rythmique au comédien comme on peut l'entendre dans l'extrait suivant:

« Loin d'ici, écrabouilleurs de syllabes, arlequins en bois, pantins stylés, colibris nationaux, confuseurs de voyelles, faux rythmiques, feints ivrognes, diseurs pâteux, doubleurs lourdesques, singes symétriques, instruments de monodie, loin d'ici, metteurs en choses, metteurs en ordre, adaptateurs tout-à-la-scène, poseurs de thèse, phraseurs de poses, imbus, férus, sclérotés, doxiens, dogmates, segmentateurs, connotateurs, metteurs en poche, adaptateurs en chef, artistes autodéclamés, as de la conférence de presse, médiaturges, médiagogues, encombreurs de plateau, traducteurs d'adaptations et adaptateurs de traductions, vidéastes de charité, humains professionnels, librettistes sous influence, sécheurs d'âmes, suiveurs de tout, translateurs de tout, improvisateurs de chansons toutes faites, loin d'ici, Monsieur Purgon ! Mettez-les loin d'ici ! »

Jeu

Le principe d'interchangeabilité des rôles nous permet de mieux servir notre propos. Plusieurs comédiens endossent le rôle d'un personnage, et ce quel que soit leur âge, leur sexe ou leur physique. Le choc suscité par certains contre-emplois démonte la mécanique redoutable du rire, et nous entraîne dans des régions insondables et poétiques.

Il s'agit pour chaque acteur d'expérimenter l'engagement de Louis de Funès, sans l'imiter ni le parodier, en cherchant sa propre part de drôlerie, en se confrontant parfois à ses blessures de comédien. Nous souhaitons montrer la personnalité de l'acteur derrière le travail rythmique et travailler sur l'énergie – l'énergie comme source émotionnelle, comme déclencheur d'humour et de subtilité. Le public veut rire, le comédien veut faire rire, et si pour une fois on lâchait les chiens et on s'autorisait à être joyeux ? Éprouver le rire qui rassemble simplement, qui témoigne d'une compréhension éphémère, mais commune du monde, d'une complicité instantanée avec l'autre malgré nos différences, nos distances.

Louis de Funès jouait pour un public bourgeois qui n'en attendait pas tant d'un acteur. Novarina a aussi voulu rendre compte ce déséquilibre, cet excès du don de la part de l'acteur. Le dramaturge compare la salle de théâtre à une salle de squash, où les mots comme des balles frappent ici ou là, rebondissent sur le mur. Le théâtre se présente comme un enclos où l'on peut étudier les effets extraordinaires du langage au sein d'une véritable dynamique.

Pour Novarina, le comédien doit être rien ; un rien réel pour devenir un tout fictif, pour revivre une nouvelle vie avec de nouveaux sentiments.

« Être acteur, ce n'est pas vouloir apparaître, mais c'est vouloir disparaître. Le vrai acteur qui joue, aspire à rien d'autre que ne pas être là où il est dans sa vie. C'est un nouveau misérable qui cherche le délire sur la scène. Lorsque Louis de Funès entrait sur scène, c'était pour faire un nouvel essai de renaître ».

Les spectateurs assistent alors chaque jour à cette résurrection quotidienne d'un être humain qui doit mourir chaque soir, pour se redonner une nouvelle vie.

« C'est ça : l'acteur défait l'homme, il porte l'homme à l'intérieur de lui, mais il s'en débarrasse en plein spectacle et devant tout le monde. »

Novarina estime que l'Homme est le seul animal qui demande périodiquement à être détruit et anéanti. Quand il joue, l'acteur entre donc dans la solitude, il se trouve exilé dans un vide total.

« Louis de Funès, même tout couvert, on lui voit tout. Quand il a bien quitté l'humanité et qu'il est entré en solitude face à nous. »

Comédiens

SHIN IGLESIAS

Après une formation au Conservatoire de Lausanne où elle obtient la mention Premier Prix du Jury, elle travaille en tant que comédienne aussi bien en Suisse qu'en France. Elle a été dirigée notamment par Anne Bisang, Philippe Mentha, Germain Meyer, Andrea Novicov, Jacques Roman, Pascal Auberson, Gianni Schneider, Anne-Cécile Moser, Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier, Massimo Furlan et Denis Maillefer du Théâtre en Flammes. Elle a poursuivi avec ce dernier une collaboration artistique pendant plusieurs saisons. Elle a également travaillé avec Christian Moreillon sur le scénario d'une BD primée en 1989 à Sierre. En 1993, elle s'associe à Domenico Carli et Claude Rueger pour créer la Compagnie Atelier C qui célèbre l'écriture contemporaine et porte une attention toute particulière aux cultures méditerranéennes. Shin Iglesias a mis en scène un spectacle de danse-musique indienne joué au Festival d'Avignon en juillet 2010. Elle se produit en outre occasionnellement comme chanteuse dans divers spectacles et manifestations artistiques.

PIERRE MIFSUD

Formé à l'Ecole Serge Martin à Genève, il travaille avec la Cie 100% Acrylique en tant que comédien, danseur et assistant à la mise en scène («Allegro Fortissimo», «Tea Time», «La basket de Cendrillon», «Maman encore un tour», «Couples», etc.). Il œuvre comme metteur en scène du «Portrait de Madame Mélo» en 2009 et est auteur et metteur en scène de «T'as le bonjour d'Alfred» en 2008. Il a joué dans «Le jardin aux betteraves» de Dubillard m.s. Jean-Michel Ribes avec François Morel, dans «Boucher espagnol» de Rodrigo Garcia m.s. Oskar Gómez Mata, dans «Cerveau cabossé 2 : King Kong Fire» d'après Antón Reixa m.s. Oskar Gomez Mata, dans «Tombola Lear» et «Ubu!», dans «Le bifteck» m.s. Michèle Foucher, et dans «Roméo et Juliette» d'Anne Bisang. Il met en scène et joue dans plusieurs pièces : «Ball-trap» de Xavier Durringer, «Les arbres sous-marins» de Célia Houdart (avec la collaboration de Paola Pagani) et «Voyageurs et faits d'hiver» dont il est l'auteur. En 2003, avec Paola Pagani, il conçoit et interprète «Le bal des mouches». Au cinéma, Pierre Mifsud joue notamment sous la direction de Vincent Pluss («L'heure du loup» qu'il coréalise en 1998, «Tout est bien» en 1999 et «XY» en 2001) et Mauro Losa («Familia urbana», «La sentence»).

FRÉDÉRIC MUDRY

Après s'être formé à l'Ecole de Théâtre de Martigny, puis au Conservatoire de Genève et au Conservatoire de Lausanne, Frédéric Mudry joue sous la direction de metteurs en scène tels que Barbezat, Hervé Loichemol, François Marin, Françoise Gugger, André Pignat, Martine Paschoud, Pavel Janick, François Rochaix, Raoul Pastor, Nicolas Rossier, Armand Deladoe et Mathieux Bessero. On a pu le voir dans les sketches de «La minute kiosque» sur la TSR et dans diverses productions pour la télévision et le cinéma («Gigerland» réalisé par Alain Margot en 1996, les faux reportages de Verso à la TSR de 1997 à 1998, «La colonie pénitentiaire» réalisé par Frédéric Lager en 2001, «Viande» réalisé par Bruno Deville en 2003). Il a mis en scène, en tandem avec Julien Barroche, «Les Physiciens», «Le Schmöurz ou les bâtisseurs d'empire» et «Clérambard». C'est par la suite en solo qu'il a signé la mise en scène de «Rêverie», «Equinoxe», et «Mange ta soupe». Frédéric Mudry a fondé en 2002 la compagnie Gaspard, l'une des rares troupes de théâtre professionnelles valaisannes qui crée dans son canton d'origine. A noter qu'on lui doit des chroniques de La Soupe est Pleine de la RSR en 1999 et 2001.

ANNE-CATHERINE SAVOY ROSSIER

Formée à la Section Professionnelle d'Art Dramatique du Conservatoire de Lausanne dont elle obtient le prix d'excellence en 3e année, Anne-Catherine Savoy Rossier a, entre autres, joué dans les pièces suivantes : «La mégère apprivoisée» m.s. Raoul Pastor, «Au fil de l'O» de et par Isabelle Bonillo, «Emballez c'est pesé» m.s. Philippe Sireuil, «Civet de cycliste» m.s. Nicolas Rossier, «La maison de Bernarda Alba» de F. G. Lorca m.s. Andrea Novicov, «Rosmersholm» de H. Ibsen m.s. Marc Liebens, «My Way» création et m.s. François Gremaud, «Nature morte avec oeuf» de Camille Rebetez m.s. Andréa Novicov, «L'art du succès» de Nick Dear m.s. Geoffrey Dyson et récemment dans « Supermarket» de Biljana Srbljanovic m.s. Gianni Schneider au Théâtre Vidy-Lausanne. Elle a en outre été couronnée par le Prix d'interprétation au Festival de Zürich pour sa prestation dans le court métrage «Fake» réalisé par Kata Trub.

CHRISTIAN SCHEIDT

Christian Scheidt a obtenu son diplôme de l'Ecole supérieure d'art dramatique de Genève en 1992 et a ensuite travaillé durant six ans avec Anne Bisang au sein de la Compagnie du Revoir. Il a aussi collaboré avec divers metteurs en scène dont Stéphane Guex-Pierre, Didier Carrier, Dominique Catton, Andrea Novicov, Roberto Salomon, Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier, Eric Jeanmonod, Freddy Porras et Xavier Fernandez-Cavada. De plus, il a contribué à trois créations du Théâtre des Marionnettes de Genève et a appris la manipulation de la marionnette à fil. Il a également mis en scène «Squeak», avec la Cie Le Coût du Lapin. Passionné par la vidéo et l'écriture théâtrale, il a fondé la Compagnie Un air de rien avec Hélène Cattin, Sandra Gaudin et Ben Merlin dans le but d'explorer un langage théâtral contemporain et populaire dans le sens noble du terme. Il a joué dans «Je vais te manger le cœur avec mes petites dents», «Mademoiselle Niaka » m.s. Guy Jutard au Théâtre de Marionnettes de Genève, «Le château» de F. Kafka m.s. Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier, «Europeana» de Patrik Ourednik m.s. et chorégraphie d'Evelyne Castellino, «Le bar sous la mer» de Stefano Benni m.s. Jeanmonod (jeu et assistantat) et «Henri IV» de William Shakespeare m.s. Frédéric Polier.

Mise en scène

Notre démarche de mise en scène vise toujours à faire cohabiter le monde de l'acteur et son imaginaire avec celui du metteur en scène. Nous ne demandons donc pas seulement à l'acteur de répondre aux désirs du metteur en scène, mais aussi de l'enrichir de ses propres envies et de sa créativité. En découle un dialogue ininterrompu où chacun, dans le regard de l'autre, découvre qui il est et ce qui le motive.

Nous croyons en l'importance de valoriser l'acteur, de lui porter une attention totale pour le conduire à jouer avec tout son potentiel. Notre souhait est de déshabiller l'acteur de tous ses conditionnements, de tous ses trucs de comédien, de toutes ses écoles de théâtre.

Scénographie

Afin d'illustrer l'intrusion des problèmes sociaux actuels dans le théâtre de boulevard verni et lisse, nous avons construit un décor inspiré de la pièce « Oscar ». Ce décor est composé de trappes, de cintres, et de portes – beaucoup de portes pour les interventions extérieures. Nous avons eu à cœur de reproduire un style qui se voulait « moderne » à l'époque. Au centre de la scène se déroule un long escalier en colimaçon au sommet duquel se trouve une coulisse. Afin de garder une ligne esthétique efficace, nous avons prêté une attention toute particulière aux coiffures et aux costumes.



LA CIE UN AIR DE RIEN

Historique

En 2000, Sandra Gaudin, Ben Merlin et Christian Scheidt se réunissent en association et fondent la Cie Un air de rien. Ils s'investissent alors à tour de rôle en tant qu'auteur, metteur en scène et comédien et sont très vite rejoints dans leurs activités par Hélène Cattin. Depuis le départ, en août 2008, de Ben Merlin qui souhaitait privilégier ses propres créations en France et en Suisse, les membres de la compagnie œuvrent en trio.

Membres

Hélène Cattin

Diplômée du Conservatoire d'Art Dramatique de Lausanne en 1991, Hélène Cattin travaille dans le Canton de Vaud et à Genève en tant que comédienne et metteuse en scène. Elle fonde en 1998, avec Céline Goormaghtigh, Marie-Madeleine Pasquier et Emmanuelle Vouillamoz, la Cie Le coût du lapin. Elle réalise les mises en scène, avec Céline Goormaghtigh, du «Sommeil du lapin» et de «L'os». Elle a aussi travaillé avec le Théâtre Cabaret Voyage, la Cie Pasquier-Rossier, la Cie Gardaz-Michel, ainsi qu'avec Hervé Loichemol, Anne Bisang, Jacques Roman, Georges Guerreiro, Domenico Carli, le Théâtre du Loup, Yves Beaunesne, et avec la Cie Alchimie, dans «Pathos» et «Jeune» de Pierre-Louis Péclat, mis en scène respectivement par Sophie Gardaz et Jo Boegli. Elle joue également dans «Le conte d'hiver» de Shakespeare, monté par Lilo Baur. Avec la Cie Un air de rien, elle crée, avec Sandra Gaudin, Ben Merlin et Christian Scheidt, «Reviens», «Cheese» et «Flash», et écrit et met en scène avec Sandra Gaudin «Je vais te manger le cœur avec mes petites dents». Elle a également mis en scène l'avant-dernière création de la compagnie intitulée «J'ai l'impression qu'André est mort dans les toilettes», écrite avec Christian Scheidt et Sandra Gaudin.

Sandra Gaudin

Sandra Gaudin entame sa formation de comédienne à l'ERAD, avec André Steiger, puis la termine à l'INSAS à Bruxelles. Elle crée et co-écrit cinq spectacles, dont «La truite» avec la compagnie Théâtre Cabaret Voyage. A la suite de cela, elle écrit «Camping et petites fourmis» qui reçoit un prix de la Société Suisse des Auteurs. Pour rire, elle chante dans «Les filles de la station Shell» (spectacle visuel et chanté). Parallèlement, elle joue sous la direction de metteurs en scène tels que Denis Maillefer, Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier, Gianni Schneider, etc. et participe à plusieurs tournages et réalisations de films. Les derniers spectacles de la compagnie Un air de rien sont «Je vais te manger le cœur avec mes petites dents», «J'aime le théâtre, mais je préfère la télévision», «J'ai l'impression qu'André est mort dans les toilettes» et «Pierrot le fou» dont elle a assuré la mise en scène. Elle collabore à l'émission «Tard pour bar» sur la TSR en tant qu'auteure et comédienne dans une chronique.

Christian Scheidt

Voir p. 10

Créations

«J'ai l'impression qu'André est mort dans les toilettes», 2009

« Des textes percutants ou tendres, osant dire le pire pour susciter le meilleur. »
Corinne Jaquiéry, 24 Heures

« Passer un bon moment avec la mort, c'est le sentiment que donne la pièce [...]. Une pièce où l'on rit sans tabou de la mort, dans un univers très sombre. C'est toute la force de ce spectacle qui sait passer de l'absurde au plus sérieux avec finesse. »

Christine Savioz, Le Nouvelliste

« A vivre dans la tristesse? Certainement pas! La recherche menée au cours de J'ai l'impression qu'André..., en prenant des formes tantôt ludiques, comiques ou poétiques, se révèle être une expérience savoureuse et extrêmement enrichissante. »

Antoinette Rychner, Le Courrier

« Dans une esthétique inspirée du théâtre de marionnettes, l'humour domine. Du reste, spectacle après spectacle, les auteurs associés nous prouvent que "le rire ouvre la porte à l'intelligence". On a déjà souvent salué l'inventivité et la subtilité de ce collectif qui aime savonner les clichés. Même alliage ici, avec, sur ce sujet à risque, la sensibilité en prime. »

Marie-Pierre Genecand, Le Temps



La présence de la mort, des morts, dans nos vies réelles est une expérience indicible, toujours unique, toujours violente. Sur scène, la vie est vraie et fausse à la fois, et la mort toujours fausse. Sur scène, la vie et la mort sont un jeu et le temps est libre... Écrire un spectacle sur la mort, c'est écrire sur l'utopie, tous à la même enseigne. Regarder l'humain à travers la mort nous ouvre un nouvel angle de vue, fragile, drôle, absurde, désorienté. Nous écrivons sur la mort pour débusquer nos peurs, pour les mettre en scène, dialoguer avec elles, et pour en rire. Nous vivons dans une société qui escamote volontiers tout rapport à la mort. Nous écrivons pour remettre la mort à sa place, dans la vie !

«Pierrot le fou» d'après Jean-Luc Godard, 2008

« "Pierrot le Fou ..." sera donc par la grâce d'une mise en espace inspirée, qui joue du grand angulaire et de l'épure, un entrelacs de situations, réunies de façon à éveiller ou réveiller, secouer ou déranger, "provoquer" le ravissement. »

Bertrand Tappolet, Genève Active



A force d'appeler ça sa vie, il finissait par y croire. Ferdinand laisse là femme, enfants et soirées chez les Expressos. Marianne abandonne ses robes, ses disques, la ville. Marianne Renoir. Elle l'appelle Pierrot, il aime pas. Une intrigue policière. Des voitures abandonnées. Des fuites. La mer. Des personnages abandonnés à eux-mêmes qui abandonnent même l'intrigue du film. Du bleu. Autour, des stations d'essence, des groupes pétroliers en majuscule, du trafic d'armes, des gangsters, le Vietnam, Lorca, Rimbaud, Aragon, Rilke, des figurants, une princesse du Liban si légère qu'il faut l'amarrer pour ne pas qu'elle s'envole, un homme poursuivi par un air de musique... Comprendre la réalité pour la transformer, pour rêver plus libre. Une tentative de film, une tentative de théâtre, alors aussi une tentative de vivre.

«J'aime le théâtre, mais je préfère la télévision», 2006

« Expérimentations en tout genre s'enchaînent alors dans un dispositif astucieux qui mêle la scène, le direct télévisé et le différé. Haut en couleur, le spectacle de Sandra Gaudin et Christian Scheidt ironise sur le monde merveilleux de la télévision. »

Anne-Sylvie Sprenger, 24 Heures

« Oui, c'est un énième spectacle satirique sur les grandes misères du petit écran. Non, ce n'est pas gonflant. Pourquoi ? Parce que la compagnie lausannoise Un air de rien possède les trois qualités qui permettent d'éviter le plan pesant : l'acidité de ton, la précision de jeu et la rapidité des enchaînements (...). Il s'agit de rire aux éclats d'un média qui offre une matière comique par paquets et ne porte pas toujours, sur lui-même, ce regard libéré. »

Marie-Pierre Genecand, Le Courrier

« Et surprise, [Christian Scheidt et Sandra Gaudin] n'enfoncent pas le clou du mépris dans le cerveau honteux du téléphage. Ils cherchent à comprendre d'où vient son besoin d'être ensorcelé. »

Alexandre Demidoff, Le Temps



Trouver quelqu'un de libre, agender, réserver, prendre rendez-vous, se doucher, se rhabiller, se

remaquiller, se reparfumer, se déplacer, se garer, attendre, payer son billet, traverser le hall, l'air de rien, attendre avec cette impression fâcheuse que le barman ne nous voit pas, payer, boire un verre, se montrer, l'air de rien, engager la conversation, voir qui est là, l'air de rien, faire la queue, déchirer son billet, trouver la bonne place, mal s'asseoir, regarder, essayer de comprendre, rire quand il faut, s'ennuyer, se faire emporter, réfléchir, avoir un avis, applaudir, encore, attendre, payer, boire, adorer, détester, critiquer, attendre, payer, décider de rentrer, boire un dernier verre, décider de rentrer, se déplacer, dormir, enfin. Regarder la télévision c'est juste regarder la télévision.

«Je vais te manger le cœur avec mes petites dents», 2005-2007

« La joie théâtrale du printemps. Un bonheur romanesque, avec coups d'épée, répliques galopantes et placard enchanté. »

Alexandre Demidoff, Le Temps

« Des idées scéniques et verbales à profusion, un tempo le plus souvent soutenu, dix comédiens disparates qui forment une bande homogène: ce travail est sans doute le plus abouti de la Cie Un air de rien. »

Michel Caspary, 24 Heures



Hommage tendre et burlesque au théâtre, « Je vais te manger le cœur avec mes petites dents » est un conte où se mêlent tous les langages du théâtre, les genres et les styles. Enfermée dans un théâtre à l'issue d'une représentation, une comédienne va vivre une nuit épique parmi les géants mythiques de notre histoire théâtrale, des géants fatigués d'être éternels, éternellement tragiques, éternellement amoureux, éternellement assassins, cocus, abandonnés... Chacun d'eux traînant avec lui son poids de théâtralité, ses coups de tonnerre, ses portes qui claquent et ses violons.

«Flash», troisième volet, 2004



Vous êtes au cinéma pour voir le dernier film à l'affiche : « Flash ». L'histoire de quatre personnages vous prend et vous emmène dans les tourbillons de la vie. « Que reste-t-il de nos amours ? ». Puis... trop émus, trop pressés ou trop abusés, les personnages débordent du film par vagues pour s'échouer à

vos pieds. Ils ont des choses à dire. Jusqu'au moment où... le film refuse de les projeter. Ils sont enfermés dehors. Que reste-t-il du film ? Que reste-t-il des personnages ? Que reste-t-il de nous ? Comment continuer ?

«Cheese», deuxième volet, 2003

Quatre personnages et un photomaton. Les personnages sont crus et ne s'embarrassent pas des codes de politesse, ni des distances de bienséance. Ils disent tout et tout haut. Le photomaton devient alors l'endroit de leur projection, l'endroit du petit Moi, de la subtilité et des émotions. C'est un pendant poétique à leur violence.

«Reviens», premier volet d'un triptyque amoureux, 2002

Quatre personnages (trois femmes, un homme) croisent leurs chemins dans un photomaton. Ils viennent faire des photos d'identité, ce ne sont pas toujours eux sur la photo. Une rencontre, une rupture, une nostalgie, des retrouvailles, tout s'entremêle. Dans leur vie, à l'extérieur du photomaton, ils sont petits et pudiques, ils font d'incroyables efforts pour n'avoir l'air de rien. Quand ils entrent dans le photomaton, la boîte devient le réceptacle, l'écran de leurs fantasmes, leurs colères, leurs éclats.

Depuis qu'elle a été fondée, la Cie Un air de rien a réalisé, pour « Reviens », « Cheese » et « Flash », une vingtaine de courts métrages, un moyen métrage et un grand nombre de morceaux de musique et de recherches sonores réalisés par Ben Merlin. Elle est également à l'origine du travail photographique lié à ces créations, d'ateliers d'écritures, de montage, etc. Ce travail est archivé depuis 2003.

Distinctions

La Cie Un air de rien a reçu pour ses spectacles le Prix SSA d'encouragement à l'écriture en 2002. Elle a en outre obtenu un premier contrat de confiance (soutien) du Canton de Vaud pour la période 2003-2005, puis un deuxième contrat de confiance pour les années 2007-2010.